

# Nuit Mortelle.

Les cloches de la cathédrale gothique sonnaient depuis longtemps dans la nuit froide, vaguement éclairées par le scintillement des étoiles, lorsque les portes basses des maisons de la petite ville s'ouvrirent une à une, venant aux rues des groupes emmitouflés, frileux, galochant à pas pressés sur la terre dure, et frissonnant aux blessures d'une brise glaciale. De petits tirs s'échangeaient, cependant que clochaient des lanternes à vitres ternes, et que les ornements gelés s'allumaient de clartés jaunes.

De là, sur le parvis en amphithéâtre de saint-Cyriaque, malgré l'onglée, s'étaient accroupis les mendicants professionnels du lieu, théorie de vieux gorilles en loutres, sans dents, sans chair, sans traits, lamentables épaves d'humilité que la Mort hésitait à prendre, et qui restaient échoués là, percluses et muettes dans la vie, qui sait de puis quels siècles!

Et les dévotes passaient, rapides, accoutumées à ces faces de bêtes pleurnichardes, à ces mains noueuses, éternellement tendues. Les uns après les autres, elles se faufilaient dans l'église chauffée, étincelante de lumière, avec le geste machinal du gant vers le bénitier et le choc sourd de la porte rembrunie.

La recette ne serait pas bonne. Les caricatures se renfrognèrent, roucouillèrent, graillochèrent dans leurs gosiers des malédictions contre ce chien d'homme qui se permettait de boucouler la pratique et leur était l'aumône des paties. Elles s'agitèrent, lançant vers les rues sombres d'angoissés coups d'œil pour reprendre leurs plastiques calamiteuses chaque fois qu'un petit troupeau s'annonçait, aux lueurs d'un falot anémique. Mais le troupeau passait, vite et, la candelle éteinte, s'enfuyait, sans avoir vu les grimaces de pitoyables rides, sans avoir entendu les « Bons Messieurs » et les « Bonnes Dames du Bon Dieu », sans avoir rien laissé tomber dans les griffes avides, et sans soupçonner l'explosion de mauvais sorts haineux qui partait dans son dos.

Puis l'arrivée cessa. La mauvaise humeur des mendicants et des mendiandes dura quelques minutes encore, traduite en grognes gutturales, et les loqueteux se turent immobiles dans le froid, les membres et la pensée sourds, grelottant sans bruit, l'âme vide, espérant toutefois en la tiédeur du lieu-saint pour attendre les âmes.

C'est alors que, gémissant dans la nuit, la figure violette, les dents claquant, le corps secoué de longs frissons éperdus, le délire dans les yeux, parut sous l'unique lampe de la place une fillette de dix à onze ans, blonde, qui se traînait. Ses pieds trébuchaient à chaque pas, sa tête se penchait sous le poids de son mince corps; la fatigue la jetait sur les genoux; ses mains s'appuyaient à terre; le froid cruel lui arrachait un sanglot, et la relevait pour un nouvel effort. L'enfant était abattue par la faim, par l'hiver, par la détresse, et les chiffons qui pendaient sur elle laissaient voir des coins d'une pauvre chair cruellement enfoncée. On la regardait venir curieusement, du groupe des pauvres, et les silhouettes accroupies chuchotaient, immobiles.

C'était une pauvre qui venait là, donc, c'était une concurrence. Et le moment était mal choisi. D'ailleurs, cette petite était tout à fait inconnue des professionnels de saint-Cyriaque, une association qui entendait l'art de se tenir les coudes. Et Dieu savait si ces sinagrées n'étaient pas une comédie pour leur retirer le pain de la bouche!

Elle fut très mal accueillie, la martyre blonde, lorsque, défaillante, elle approcha des vieux et des vieilles. On la questionna d'un air soupçonneux, hostile. Elle ne pouvait pas répondre. Sa petite figure maigre était tellement contractée par le froid que la malheureuse enfant ne parlait plus. Un hoquet nerveux sortait seul de sa bouche, pendant que sa poitrine frêle se soulevait en spasmes mortels, que ses dents hurtaient avec violence, que ses membres trépidaient sans trêve et que le geste de tout son être avait une indubitable expression de désespoir.

On la chassa. Est-ce qu'elle n'avait pas honte, à son âge, de venir à cette église, juste à cette église, enlever l'aumône à de pauvres vieux? Est-ce qu'elle ne ferait pas mieux de travailler le jour, et de dormir la nuit, au lieu de courir les rues?... Au lit vagabond!

La petite retourna, déjà résignée à finir, de lourdes larmes roulant sur ses joues pâles. Sa mère venait, à bout de forces, de tomber au bord d'un fossé, hors de la ville, et allait devant elle, au hasard, vaincue par la nuit cruelle de décembre, à la rencontre d'un bon cœur.

On la vit disparaître, traînant toujours et poussant son cri plaintif. Pas une âme.

Après la messe de Noël, du Noël né, Rédempteur, Sauveur des hommes, du Noël qui anima la petite entante, la messe s'acheva au milieu des pompes solennelles, des chants divins de l'orgue et des parfums d'encens.

Les vieux gorilles firent leur recette. Et chacun entra chez lui cloclachant, des lanternes éteintes, des petites rides de capuche à capuche. Les mendicants eux-mêmes s'éloignèrent, secouant leurs callosités. Chacun se fut

mettre à table et manger de bonnes choses, le dos au feu. Sur les trois heures, tandis que scintillaient durement les étoiles dans un ciel sombre, un cri d'agonie, faible et poignant, monta du fond d'une rue obscure.

— Quelque hibou qui chasse, déclara-t-on parmi le bruit bête du champagne.

Cependant, quelques minutes après, la patrouille ramassait un petit corps maigre, bleu, translucide, raidi, mal couvert de loques sordides. La tête traînait sur la terre glacée, les cheveux blancs en désordre; la bouche grimaçait sa suprême angoisse, et il y avait du délire dans le regard des yeux morts.

# Le Tambour Excelsus

(Comte inédit).

J'ai entendu dire qu'il existait, autrefois, un tambour-major si haut, si haut, qu'on l'avait surnommé Excelsus.

Sa belle taille n'était pas son seul avantage. On l'aimait encore pour son air fier et franc, pour ses belles moustaches blondes qui tombaient en fines tresses le long de ses joues roses, et pour ses yeux, qui brillaient comme des escarboucles.

Son cœur était pourtant resté bon et naïf. C'était un cœur de loyal soldat qui faisait battre le mot de Patrie et qui pémaient délectablement le son des trompettes et la vue du drapeau.

Il prit part à plusieurs campagnes où son courage et sa bonne humeur le firent estimer de ses chefs et lui valurent des croix d'argent et d'or qui brillaient au soleil et résonnaient sur sa noble poitrine.

Les hasards de la vie de garnison l'amènèrent dans une ville de l'Ouest, une jolie ville arrosée par un vaste fleuve et plantée de jardins où se promènent, les soirs d'été, d'élégantes femmes et de beaux jeunes hommes.

Le régiment entra par un boulevard bordé de hautes maisons qui ouvrirent toutes leurs fenêtres pour entendre la fanfare et voir défiler les uniformes chamarrés des officiers et les capotes bleues des petits soldats, dont le pas régulier ébranlait jusqu'aux arrières-cours pavées des hôtels.

En avant, marchait Excelsus. Malgré la fatigue, il se tenait droit et digne et faisait tourbillonner sa canne jusqu'à la hauteur des derniers étages d'où elle redescendait, sans jamais faillir, la pomme en bas, dans sa main proste.

Sur son vêtement blanchi par la poussière, ses médailles mettaient une flamme qui marchait avec lui et l'enveloppait d'un éclat héroïque.

Le beau tambour! disaient les jeunes gens. Le bel homme! s'écriaient les jeunes femmes. Mais Excelsus ne semblait pas entendre et baissait modestement les yeux.

Et s'il entrevoyait, derrière un rideau plus soyeux, des formes plus pures abritées sous le fin pépinière—quelque jolie malade que la musique arrachait à sa chaîne longue—il rougissait comme l'adolescent qu'effarouche et ravit la vue d'une tresse dénouée sur une épaule nue.

Car sa vie aventureuse n'avait point blâsé son cœur, son cœur de bon et loyal soldat qui n'avait encore battu qu'au bruit du clairon et à la vue du drapeau.

Quant tout le régiment fut entré dans la caserne, Excelsus rangea son petit bagage dans sa petite chambre, brossa ses habits, ciraa ses moustaches, fit trois pas en long, trois pas en large, et sortit pour aller voir la ville.

C'était dimanche. Le boulevard était rempli d'une foule animée que le brave Excelsus ne se lassait pas de regarder et d'envier un peu. Car il était seul au monde, depuis huit jours avait sonné sa quarantième année, et il commençait à trouver bien tristes les soirs.

En suivant le boulevard, il arriva sur une place qu'entouraient de beaux hôtels, où il entra, par les fenêtres ouvertes, de riches étoffes et de fines œuvres d'art, où il entendit des éclats de voix fraîches et les sons d'une musique à peu près, qu'il s'arrêta un moment à les écouter et se dit en lui-même: « Ceux-là sont bien heureux! »

Il continua son chemin, et gagna par les regards curieux que lui attirait sa haute taille, il monta lestement dans un omnibus—les tramways n'existaient pas encore—et n'en descendit qu'à la banlieue, devant un bal où venaient se réunir, chaque dimanche, les apprentis et les ouvrières de la ville. Excelsus les regarda long temps en regrettant de ne pas savoir danser, car il faut vous dire que son éducation n'avait pas été très soignée et qu'il ignorait beaucoup de choses. Il en avait conscience et en souffrait un peu.

Il sortit donc et regagna à pied la ville par la route qu'égayaient maintenant les propos joyeux et les chansons naïves des compagnies et les tendres confidences échangées derrière elles. Excelsus attendait les yeux pour ne pas les voir, levez le pas pour ne pas les entendre et se dit une seconde fois: « Ceux-là sont bien heureux aussi! »

Maintenant, il était rentré au cœur de la ville déjà moins agitée et qu'assombrissait l'approche du soir. Des églises, où les vitres venaient de finir, s'élevaient, l'un suivant l'autre, des groupes recueillis dont se détachaient de vieilles dames, habillées de mantilles noires, et tenant, dans leurs

maines gantées, de gros livres à tranches d'or et à fermoir d'argent. Leur visage était empreint d'une austérité douce, et leur démarche lente mettait une grande tristesse sur la vieille place, éclairée par les derniers rayons du soleil.

Quelques-uns suivaient des rues étroites comme des ruelles et poelles comme des rivières. A droite et à gauche s'y penchaient mélancoliquement de vieux logis dont les fenêtres guillochées et les vitres à meneaux évoquaient les âges disparus et faisaient rêver au passé.

Les murs étaient décorés et portaient des rides comme des vieillards, et sur leurs pignons tournaient des girouettes dont le cri plaintif ressemblait au gémissement d'un goéland blessé. Mais on sentait que la vie n'avait point abandonné ces demeures. Oh! la calme et douce existence qu'on devait goûter derrière ces fenêtres dont la capucine et le volubilis cachaient à demi les arceaux!

Arrivé au bout d'une de ces ruelles, Excelsus aperçut un vieux château-fort entouré de douves sur lesquelles passait un pont-levis que gardait un factionnaire. Il considéra longtemps l'imposant manoir, et de la terrasse qui l'entourait, suivit les détours de la Loire qui se perdait au loin pas plus large qu'un petit ruban.

Quoi qu'il fut tard, Excelsus ne songeait pas à partir. Un vieil hôtel dressait en face de lui son portail massif, décoré d'un écusson surmonté d'un tortil. Excelsus, qui n'avait jamais vu si belle maison dans si petite rue, pensait que ce devait être quelque riche couvent, quand une mirifique odeur de cuisine le renseigna sur la destination de ceux qui l'habitaient. Ceux-là doivent être très heureux! s'écria-t-il pour la troisième fois.

Il en était là de ses aspirations quand, par une toute petite lucarne, il aperçut, éclairé par un rayon de lampe, la plus délicieuse tête qu'il eût jamais rencontrée dans sa vie de trouper. Il en perdit la raison et se mit à courir si fort, si fort, qu'on le prit pour un malfaiteur, et que les petites enfants du quartier lui jetèrent, pour l'arrêter, leurs toupies dans les jambes.

Il revint pourtant le lendemain. « La verrai-je encore? » se disait-il en s'arrêtant à chaque pas, stupéfié par la pensée de ne la pas revoir qu'il avait la peur de la retrouver. Elle était à la même place que la veille et, comme la veille aussi, il s'en courait, le noble soldat, le brave Excelsus, le noble soldat!

Un jour vint, pourtant, où s'accrut son courage. A force de la voir à la même place, point fixée sans mine, puisqu'elle ne faisait pas mine de s'en aller, mais lui souriait au contraire et d'un air très engageant, Excelsus se dit qu'elle devait être bonne fille et aurait peut-être pitié de lui. Son cœur battait bien fort, quand, au lieu de fuir comme à l'habitude, il se haussa sur la pointe de ses grands pieds, passa sa main gantée par la fenêtre et—voilà vous savez!—caramba hardiment la joue rondolette en se disant que, pour un premier début...

Badadoum! Ah mon Dieu! qu'y a-t-il! Hélas! la jolie figure est partie. Ses beaux yeux bleus sont en miettes, et la tête, qui était vide, se rebondit par trois fois, tandis que les épaules, les belles épaules des rembourrées, que n'avait pas encore vues Excelsus, restent seules sur l'armature qui les supporte. Il est navré Excelsus. Si navré, qu'il ne bouge pas, atterré dans la contemplation de son malheur. Mais, l'alarme est donnée. Sus au brigand! Et, avec une rapidité que le trouble amoureux n'est plus seul à causer, il décampa le cœur, il bondit et rependit jusqu'à la caserne, où il arrive sans s'être retourné une seule fois.

Il y avait longtemps que s'était arrêtée, à court d'haleine, la jolie modeste dont il avait brisé le menage, une poupée articulée, fabriquée à Paris par la maison Hartmann, et qui n'avait pas sa pareille pour faire valoir les toquantes tapageuses et les corsages sautés.

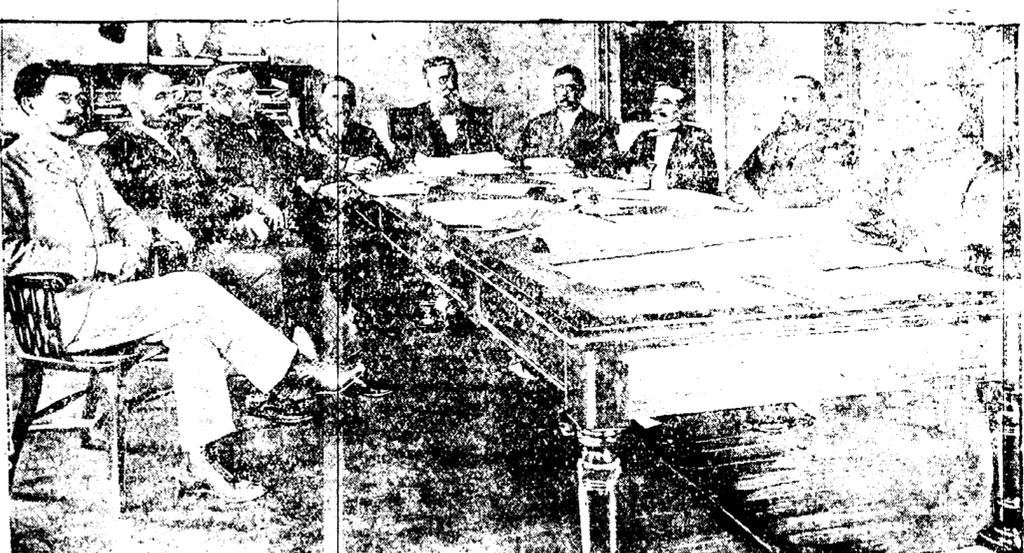
Excelsus passa une mauvaise nuit, où l'image de son idole française lui causa d'atroces cauchemars. Qu'allait-il devenir, maintenant que pour l'ogive engourdie n'apparaîtraient plus les yeux de porcelaine, les jolis yeux bleus émiétés dans la petite chambre? Ce, deviendrait-il maintenant qu'il ne verrait plus jamais les lèvres rouges, ces lèvres qui lui souriaient encore quand elles gisaient sur le parquet auprès du nez et des oreilles brisées comme elle!...

Quand sonna le reveil, Excelsus était depuis longtemps debout et prêt pour la grande revue qui avait lieu ce jour-là. Comme à l'habitude, il marchait droit et fier et faisait tourbillonner sa canne, mais son cœur était rempli d'un gros chagrin, et malgré son courage, peu s'en fallut qu'il ne pleurât comme un simple garçonnet...

Maintenant, la revue est terminée. Il défille le régiment, le beau régiment dont la ville est si fière. Et, des croisées, se penchent bien des têtes vers les jeunes sous-officiers dont le moustache tremblante à l'air, tandis que s'incline au sol, devant des visages crispés, le salut de leur épée.

« C'est lui! Le voilà! » cria tout à coup une voix joyeuse et fraîche. C'est Excelsus qu'on vient de reconnaître et qui, levant les yeux, aperçoit, juché sur le plus haut balcon, une belle fille qui l'admire et ne lui en veut plus...

On dit que le brave Excelsus l'a épousée et s'est consolé avec elle de la tête vide et des jolis yeux de porcelaine.



### LA COMMISSION DU CANAL INTEROCEANIQUE.

Cette commission a pour président le vice-amiral J. G. Walker et se compose de MM. S. Pasco, de la Floride, A. Noble, de Chicago, G. S. Morrison, de New York, du brigadier général Hains, du professeur W. H. Burr, du colonel Oswald H. Ernst, des professeurs L. M. Haupt et E. R. Johnson. Le but de ladite commission, en arrivant à Greytown, sera d'examiner les travaux exécutés par les différents ingénieurs. Ces études terminées, la commission traversera le Nicaragua et s'embarquera pour Panama sur la côte du Pacifique. Elle restera un mois dans l'Isthme à étudier les travaux en cours du canal de Panama. Cette commission a été organisée conformément à une décision du Congrès des Etats-Unis qui lui a voté en même temps un crédit de \$1,000,000.

# CŒURS HUMAINS.

O Coeurs! Coeurs de amour, ô coeurs des espoirs!  
Faites des rêves d'été, priez au moment du jour.  
Coeurs de bonheurs, coeurs de mariages,  
Qui chantez vos serments, dans l'air des amours!  
O vous tous, les grands coeurs humains,  
Nimbés de rayons d'or venus du firmament,  
Faites coeurs qui pleurent aux noirs délaissés,  
De vos rêves et de vos larmes intimes!  
Qu'êtes-vous? La nuit morte et vous vous  
Pleins de dernier regard, pleins des jours  
Pleins de la braque étreinte, ô temps qui de  
Et, toujours, vous passez comme le vent des  
En donnant votre gloire et votre pourriture  
A l'immortelle flamme des vers rougissants de

# UN Intérieur de Famille

Œuvre de jeunesse de Balzac.

Oh! heureux, quarante-sept fois heureux, l'homme complet dans son existence imparfaite par cette précieuse moitié de son individu vulgairement appelée madame son épouse!—Pour lui, le bonheur est une habitude.

Hélas! moi je suis célibataire, et par conséquent réduit à chercher le bonheur dans un « omni bus », dans une loge de la Gaîté, ou à la Petite Provence.

—Voilà donc, me disais-je, le sort du célibataire, tandis que l'époux privilégié n'a pas besoin, lui de faire des expériences de bonheur à domicile; car ce bonheur, il le trouve continuellement sous son toit; sans cesse il est à ses côtés; s'il pleut, il le met sous son parapluie; s'il fait chaud, il peut en user. C'est ravissant.

Et moi célibataire, je me désolais à ces tristes réflexions quand je fus subitement interrompu par une de ces caresses délicieuses qui vont couper la respiration.

—C'est un ami de collège que j'avais pour le moment suspendu au cou.

—Et quoi? s'écria Derville en reprenant terre, est-ce bien toi, cher Eugène, que je revois après dix ans de séparation!

—Moi-même, répliquai-je en rajustant sa cravate.

—Et qu'est-ce, que dis-tu, que penses-tu, que vois-tu, que fais-tu depuis si longtemps?

—Je suis, je dis, je pense, je vois, je fais, comme j'étais, je disais, je pensais, je voyais et je faisais, lorsque le sort vint à nous séparer.

—Ah! esprit stationnaire, je te reconnais bien là! Dix ans de monotonie dans dix années d'existence! Ce n'est pas vivre!...

Eh bien moi, mon cher, j'ai fait une petite fortune, un bon mariage et j'ai des enfants charmants.

—O heureux ami, tu es époux; et tu as des marmots!

—Dis donc des Amours.—Tiens Eugène pour prolonger le plaisir de cette première rencontre, accepte le dîner de l'amitié; je vais te présenter à ma femme; tu verras mes enfants et tu jouiras du tableau de mon bonheur.

—J'accepte avec reconnaissance.

Déjà nous commençons à entendre le quatrième étage d'un escalier assés étroit, lorsque je fus frappé d'un bruit très confus, mais fort glapissant. J'allais m'informer de la cause d'un tintement si incommode, quand mon ami me dit d'un air triomphant: —Entends-tu mes petits gailards! quel vacarme ils font là haut! C'est toute la journée comme cela.

Dés lors, je trouvai fort gracieuse cette expression d'une joie enfantine.

—Ohé! ohé! y'a papa, cria, en ouvrant la porte, un gros joufflu

de cinq à six ans, qui entra au salon la tête entre les jambes de son père.

Après quoi, il fallut me jeter à la renverse, en me gratifiant de la même gentillesse pendant que je présentais mes salutations respectueuses à Mme Derville.

Après avoir un moment qui paraissait être de la famille, je demandai à Derville si c'était un parent de sa femme. C'était un ami de la maison, qui voulait bien partager les plaisirs, les peines et parfois le dîner des deux époux.

A peine fus-je assis, que mon ami appela Charlot pour me le faire voir. Charlot, bourrelet en tête, bavette au menton et tartine en main, accourut gaiement à la voix de son père. D'après l'ordre de me donner la main, Charlot me frappa plusieurs fois la cuisse avec cordialité. Malheureusement, c'était la main qui tenait la tartine, et mon pantalon fut couvert de confiture. J'embrasai Charlot, et j'eus plein le visage.

Cela fait, on appela Fanfan; mais Fanfan et son gros joufflu d'ainé étaient trop affairés pour répondre; tous deux traînaient une espèce de voiture... C'était mon chapeau de « sylvestrine » que ces messieurs avaient attelé d'une fillette. Mon ami me fit admirer dans cette circonstance combien ses fils étaient ingénieux pour leur âge.

C'est surtout l'ainé qui est précieux; Derville, c'est un vrai diable; aussi j'en ferai un militaire, de celui-là.

—Oui, j'eux être gendarme, moi! cria le gros joufflu.

Puis, sans doute pour nous convaincre de son goût décidé pour les armes, cet aimable enfant se mit à faire résonner son chapeau transformé en tambour, sous les coups redoublés d'une baguette et d'une cuiller à pot.

L'arrivée de Mme Derville vint mettre un terme à ces exercices belliqueux. Elle avait fait, comme on dit, un bout de toilette, et nous passâmes à table.

Je voulus m'asseoir, mais on avait retiré ma chaise, et, sans l'adresse de mon ami, qui me rattrapa en route, j'allais me casser les reins à jeun, grâce à une innocente « speglerie ». On en rit beaucoup.

J'étais placé entre Derville et son fils aîné.

Madame était entre Fanfan et le monsieur de la maison, lequel se chargeait de faire manger M. Charlot.—Oh! admirable devenues de l'amitié!

Pendant la première demi-heure, j'eus à essuyer des excuses de la part de Mme Derville sur le mauvais dîner qu'elle allait me donner, mais elle avait été surprise, son mari n'en faisait jamais d'autres. J'excusai mon ami avec chaleur, puis je secouai ma culotte; déjà mon jeune voisin m'avait donné neuf coups de pied.

On parla politique, modes, spectacle. L'ami de la maison prit la parole.

Un événement vint changer le cours de la conversation. La domestique, qui apportait un superbe poisson nageant dans la sauce, vint pour le placer devant moi. Malheureusement, mon jeune voisin, voulant savoir avant tout le monde ce que contenait un si grand plat, s'accrocha à l'un des bords pendant qu'il était suspendu sur sa tête, et en un clin d'œil, tout mon individu eut l'apparence d'une matelote.

A ce coup, grande rumeur. Madame voulait chasser le domestique à cause de sa maladresse; mon ami assurait que c'était moi qui m'étais lausé la tête, moi, je démentais cette tête coupable, tandis que l'ami de la maison tentait de me faire.

Adieu! le calme sembla renître; Charlot avait été emporté à la cuisine avec le second service; Fanfan percha sur sa haute chaise, y dormait paisiblement, mais cette tranquillité apparente était le prélude d'un autre orage.

Pour me donner une nouvelle preuve de l'affection particulière qu'il m'avait témoignée jusque-là,

mon jeune voisin, trouvant ma part plus copieuse que la sienne, se mit à pêcher dans mon assiette à pleines mains par manière de « diette ». Son père s'en aperçut et lui débita à ce sujet une phrase morale accompagnée d'une chiquetaude maternelle; à quoi l'enfant répondit par des hurlements épouvantables.

Furieuse, l'œil en feu et l'injure à la bouche, Mme Derville s'élança sur son mari, s'écriant qu'elle ne voulait pas qu'on battit « son enfant ». L'ami de la maison s'interposa, tous les marmitons se mirent à pleurer en chœur, et moi, persuadé de la triste figure que devait faire un étranger dans ce charivari, je pris mon chapeau et m'échappai.

Je n'avais pas descendu deux étages, que je m'aperçus que j'avais oublié mes gants. En remontant, j'entendis ce même bruit qui m'avait frappé la première fois, mais d'une manière beaucoup plus distincte, celle-ci. Une voix câlée et animée prononçait les mots de « moustré » et « tyran ».—J'ouvris... Au même instant une carafe qui se promenait dans l'espace vint frapper l'angle de la porte, cria, se brisa et retomba sur moi en pluie et en éclats.

Mme Derville avait disparu; mon ami me fit des excuses de ce que sa femme s'était comportée ce soir-là « comme un enfant ». J'aurais le tout comme j'avais reçu le poisson à la sauce et la carafe d'eau fraîche, c'est-à-dire avec l'air de la plus grande satisfaction, et je descendis vite les quatre étages, me promettant bien de ne plus les remonter.

Mis une fois dans la rue, le bonheur conjugal me revint-il qu'un vain mot? Un époux ne serait-il qu'une éponge de monnaie? Un chef de famille est-il destiné à être cuifié d'une carafe, si un accident ne se rencontre pas là qui la révoque pour lui?... J'y réfléchissais.

H. DE BALZAC.

# MAI 1831.

# Découverte macabra.

Chattanooga, Tennessee, 20 janvier.—Dépêche spéciale au « News »: W. L. Allison, de Rising Fawn, Georgia, en cherchant des minéraux sur le flanc du mont Look-out, a découvert cinq squelettes dans une grotte située à quinze milles de la ville.

Il y a divergence d'opinion au sujet de ces squelettes. On ne sait s'ils sont des squelettes d'indiens ou de mineurs disparus il y a plusieurs années. La grotte est explorée pour établir s'il s'y trouve d'autres squelettes.

On parla politique, modes, spectacle. L'ami de la maison prit la parole.

Un événement vint changer le cours de la conversation. La domestique, qui apportait un superbe poisson nageant dans la sauce, vint pour le placer devant moi. Malheureusement, mon jeune voisin, voulant savoir avant tout le monde ce que contenait un si grand plat, s'accrocha à l'un des bords pendant qu'il était suspendu sur sa tête, et en un clin d'œil, tout mon individu eut l'apparence d'une matelote.

A ce coup, grande rumeur. Madame voulait chasser le domestique à cause de sa maladresse; mon ami assurait que c'était moi qui m'étais lausé la tête, moi, je démentais cette tête coupable, tandis que l'ami de la maison tentait de me faire.

Adieu! le calme sembla renître; Charlot avait été emporté à la cuisine avec le second service; Fanfan percha sur sa haute chaise, y dormait paisiblement, mais cette tranquillité apparente était le prélude d'un autre orage.

Pour me donner une nouvelle preuve de l'affection particulière qu'il m'avait témoignée jusque-là,

# Perte d'un convoi américain aux Philippines.

Washington, 20 janvier.—Le premier incident, malencontreux de la campagne qui se poursuit actuellement avec un si grand succès dans l'île de Luzon est annoncé dans la dépêche suivante:

# IL VAUDRAIT

presque autant être malade au lit que d'être « délégué », et incapable de ne supporter aucun effort, de n'avoir aucune force de résistance, et avec cela, des nerfs qu'un épingle qui tombe suffit à ébranler. L'Emulsion Scott apportera un changement à tout cela et vous donnera une vigueur nouvelle. Elle fortifie les nerfs affaiblis, redonne de la vitalité où il y avait de l'épuisement, engraisse et raffermit les chairs du corps amaigri.

Chas tous les pharmaciens, 50c et \$1.00. SCOTT & BOWNE, Chimistes, New York.

# Manille, 20 janvier.

Un convoi de trente chevaux transportant des vivres entre Santo Tomas et San Pablo, province de Laguna, escorté par cinquante hommes du trentième d'infanterie sous le commandement du lieutenant Ralston, est tombé hier dans une embuscade. Deux hommes ont été tués, cinq ont reçu des blessures et neuf autres ont disparu. Le convoi est perdu. Le lieutenant et trente-quatre hommes sont revenus à Santo Tomas avec les morts et les blessés. Une enquête est ouverte.

Dort, du quarante-cinquième d'infanterie, a découvert dans les montagnes de Batangas des insurgés placés en embuscade. Il en a tué huit, blessé trois, capturé dix-sept et il a délivré un Espagnol. Il s'est emparé de six fusils. Il n'a eu que deux hommes légèrement blessés.

# Les recettes de l'île de Cuba.

Washington, 20 janvier.—Le département de la guerre publie aujourd'hui un état des recettes totales de l'île de Cuba durant le mois de décembre. Elles ont été de \$1,733,211.

Les recettes pour l'année finissant le 31 décembre 1899 sont divisées de la façon suivante:

Douanes, \$11,072,114; contributions indirectes, \$757,283; postes, ou par juillet au 31 décembre 1899, \$21,514; recettes diverses, du 1er juillet au 31 décembre 1899, \$263,554. Total des recettes, \$12,124,462.

# La fille du maréchal Bazaine.

Mexico, 20 janvier.—Mlle Eugénie Bazaine la seule fille de feu le maréchal de France, Bazaine, et de Mme Bazaine morte récemment dans de tristes circonstances va quitter le Mexique, pour se rendre en Espagne où vit le seul frère qui lui reste encore. Le divorce dont elle avait fait preuve envers sa mère, au milieu des souffrances de cette dernière, l'avait rendue un objet de respect pour toutes les familles. Son départ sera vivement regretté dans la haute société de la capitale où elle compte de nombreux parents dans l'aristocratie.

Depuis la chute du maréchal, la famille Bazaine a subi bien des vicissitudes. Le fils aîné du maréchal est mort récemment à Cuba; le plus jeune demeure en Espagne où il aime mieux vivre que de retourner en France, à cause des tristes souvenirs qui se rattachent à son père. Mlle Bazaine est la filleule de l'impératrice Eugénie, dont elle porte le nom. On croit que l'ex-impératrice s'intéressera à l'avenir de cette jeune fille doublement orpheline.

# Le nouveau censeur de la Presse à Ville du Cap.

Londres, 20 janvier.—Des avis de Ville du Cap annoncent que le Feld-maréchal Lord Roberts a nommé Lord Stanley, M. P. de East Lancashire et premier lieutenant des Grenadiers de la garde, censeur de la Presse.

Le prince Francis de Teck est parti pour le champ de bataille.

# Départ du duc de Marlborough pour le sud de l'Afrique.

Londres, 20 janvier.—Le duc de Marlborough est parti pour le sud de l'Afrique en qualité d'officier d'état major. La duchesse et sa mère, Mue O. H. P. Belmont, l'ont accompagné jusqu'à Southampton. Il ne part pas avec une grande suite, comme on l'avait dit, mais avec un seul valet qui, à son arrivée au camp, sera probablement remplacé par un « brosseur », suivant les habitudes dans l'armée. Le départ des volontaires de Londres a été une véritable ovation, de la part de la population.